

LE CLUB DE L'HORLOGE ET LA PSYCHANALYSE : CHRONIQUE D'UN ANTISÉMITISME MASQUÉ

Élisabeth Roudinesco

Gallimard | « Les Temps Modernes »

2004/2 n° 627 | pages 242 à 254

ISSN 0040-3075

ISBN 9782070771110

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-les-temps-modernes-2004-2-page-242.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour Gallimard.

© Gallimard. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Élisabeth Roudinesco

LE CLUB DE L'HORLOGE ET LA PSYCHANALYSE : CHRONIQUE D'UN ANTISÉMITISME MASQUÉ

à Vincent Debrix

En mai 2003, j'apprends avec stupéfaction que la Société française d'histoire de la médecine (SFHM) vient de décerner à l'unanimité son prix scientifique à un étrange ouvrage dont le titre est à lui seul révélateur des calomnies qu'il contient : *Mensonges freudiens. Histoire d'une désinformation séculaire*¹. L'auteur, Jacques Bénesteau, exerce le métier de psychologue clinicien dans le service de neuropédiatrie du CHU de Toulouse et il enseigne la psychologie à l'Institut de formation en psychomotricité de l'université de Toulouse-Rangueil. Quant au préfacier, Jacques Corraze, professeur honoraire des universités, il est connu pour ses nombreux travaux sur la psychomotricité.

Comme je suis membre de la SFHM et que j'ai été, il y a dix ans, lauréate de ce même prix pour mon livre *Généalogies*², je décide alors d'écrire à Alain Ségal, président de ladite société, pour lui signaler mon embarras : soit les membres du jury de cette honorable société n'ont pas lu le livre de Bénesteau — et ils ont commis une faute —, soit ils l'ont lu et il est de mon devoir de leur demander des comptes.

En apparence, ce livre se réclame d'une tradition historiogra-

1. Jacques Bénesteau, *Mensonges freudiens. Histoire d'une désinformation séculaire*, Sprimont (Belgique), Mardaga éditeur, 2002. Préface de Jacques Corraze.

2. Elisabeth Roudinesco, *Généalogies*, Paris, Fayard, 1994.

phique nord-américaine, dite « révisionniste³ », inaugurée d'abord, vers 1970, par d'excellents auteurs, soucieux de se démarquer de l'hagiographie freudienne — comme Henri Ellenberger, par exemple —, mais pervertie ensuite par des anti-freudiens fanatiques qui n'eurent de cesse, à partir des années 1980, de démontrer « preuves à l'appui » que Freud aurait été un redoutable imposteur. Ses théories stupides, disent-ils en substance, n'ont pu se propager pendant un siècle que parce que la science du cerveau, des processus cognitifs, du comportement et des neurones n'avait pas encore réussi à démontrer que l'être humain se réduit à la somme de ses organes et rien de plus.

En d'autres termes, selon ces auteurs, la nouvelle science de l'esprit de la fin du xx^e siècle aurait réussi, grâce à des expertises généralisées, à fabriquer un *homo pharmacologicus* postmoderne enfin capable de triompher de l'homme tragique freudien. Cet homme comportemental n'aurait plus d'autre destin que celui de se soumettre à l'impératif d'une fin de l'histoire. Pour son plus grand bonheur, il devrait renoncer à toute forme de liberté pour devenir l'esclave de ses neurones et de sa cognition : ni affect, ni souffrance, ni parole, ni rébellion. Dans le monde du scientisme dominant qui nous gouverne, depuis qu'un tel programme semble avoir les faveurs de nombreux praticiens de la santé mentale, attachés aux nouvelles classifications du *Manuel diagnostique et statistique des troubles mentaux (DSM⁴)*, plus personne n'a le droit d'avoir un inconscient. Car l'inconscient, au sens freudien, est devenu une *classe* dangereuse : quelque chose comme l'équivalent d'un sans-domicile fixe.

3. Ce terme de révisionnisme fut adopté, aux Etats-Unis, par des chercheurs qui se réclamaient au départ d'une simple « révision » des concepts de la théorie freudienne et qui mettaient en cause l'historiographie freudienne « officielle » et trop hagiographique. Cf. Elisabeth Roudinesco, Michel Plon, *Dictionnaire de la psychanalyse* (1997), Paris, Fayard 2000, et notamment l'entrée « historiographie » où sont répertoriés tous ces travaux.

4. Adopté par l'Organisation mondiale de la santé, le *DSM* réduit l'être humain à une somme de comportements dont chacun peut être traité par un médicament psychotrope. Cf. Stuart Kirk et Herb Kutchins, *Aimez-vous le DSM ? Le triomphe de la psychiatrie américaine*, Le-Plessis Robinson, Synthélabo, 1998.

C'est dans cette perspective que la psychanalyse est présentée par Bénesteau comme une « invention mensongère », une « escroquerie », une « prodigieuse rhétorique de désinformation ». Quant à ses représentants, de Freud à Lacan, en passant par Jones, Jung, Melanie Klein, Anna Freud, Bettelheim, etc., ils sont comparés à une cohorte de gangsters psychopathes, désireux de se remplir les poches, incapables de guérir qui que ce soit et protégés par des « réseaux » ou des « sous-marins » leur permettant de s'infiltrer dans les sociétés occidentales pour y diffuser leurs « mythes fondateurs ». Forts de ce raisonnement, l'auteur et son préfacier n'hésitent pas à affirmer qu'il existerait un véritable « livre noir du freudisme » dont il faudrait enfin comptabiliser les méfaits, les crimes et les abus.

Comme on peut le constater, le vocabulaire utilisé ici renvoie à une méthodologie conspirationniste qui tend à réduire toutes les formes d'engagement à des stratégies policières fomentées par des lobbies, et qui s'apparente à celle bien connue de Roger Garaudy dont le livre, *Les Mythes fondateurs de la politique israélienne*, fut retiré de la vente en France en 1995, en application de la loi Gayssot du 13 janvier 1990⁵.

L'auteur des *Mensonges* fait donc semblant d'ignorer que la psychanalyse fut partout et toujours interdite d'enseignement et de pratique par tous les pouvoirs dictatoriaux, à commencer par celui mis en place par les nazis, lesquels la qualifièrent de « science juive », puis par les staliniens qui en firent une « science bourgeoise ». Plusieurs représentants de cette discipline diabolique et mensongère furent persécutés, exterminés, torturés à cause de leurs idées.

Formé à la tradition universitaire, Jacques Bénesteau donne à sa dénonciation une allure respectable en s'appuyant sur une bibliographie impressionnante et sur des sources indiscutables citées à la fin de chaque chapitre. Cela lui permet, par exemple, de se présenter comme le premier chercheur français à faire connaître des travaux anglophones supposés « inaccessibles », ceux notamment de l'école dite « révisionniste ». Quand on sait que plus de 80 % de ces travaux étrangers sont traduits en français, et que ceux qui ne le sont pas peuvent être consultés dans toutes les bibliothèques spéciali-

5. Cf. Jacques Derrida, Elisabeth Roudinesco, *De quoi demain... Dialogue*, Paris, Fayard-Galilée, 2001.

sées, on se demande où est l'imposture. De même, on peut se demander quelle est la nature du « livre noir » du freudisme dont parle l'auteur. Que je sache, la psychanalyse n'a enfanté ni goulag, ni génocide, même si certains de ses représentants ont collaboré avec des régimes infâmes.

Passons maintenant à la manière dont procède Jacques Bénesteau quand il cite les travaux des « auteurs anglophones anti-freudiens » dont il prétend se réclamer : « La parution du monument de Henri F. Ellenberger en 1970, *The Discovery of the Unconscious : The History and Evolution of Dynamic Psychiatry*, écrit-il, fut une désagréable révélation car la confrontation de l'exégèse officielle à des documents d'époque commençait à faire apparaître d'importantes, graves et troublantes contradictions, sur de nombreux points cruciaux, entre les affirmations contenues dans la littérature freudienne et ce qui s'était réellement passé. Mais les sources d'Ellenberger étaient, pour l'immense majorité d'entre elles, extérieures au mouvement car la documentation interne, soumise à l'embargo des « chiens de gardes », était alors hors d'atteinte. Comme on pouvait s'y attendre, l'historien connut les pires résistances quand il voulut publier son travail⁶. »

Que Bénesteau traite Ernest Jones et Kurt Eissler de « chiens de garde », cela le regarde, mais qu'il projette sur Henri Ellenberger ses fantasmes de diabolisation, cela devient inacceptable. Ellenberger a critiqué à juste titre l'œuvre de Jones — et notamment sa monumentale biographie de Freud — et il a eu de difficiles relations avec Eissler, directeur très orthodoxe des Archives-Freud à la Bibliothèque du Congrès de Washington. Cependant, il n'a jamais considéré ces deux représentants de l'historiographie officielle du freudisme comme des « chiens de garde ». Quant aux difficultés qu'il rencontra pour la publication en français de son ouvrage, elles sont réelles. Mais cela n'autorise nullement Jacques Bénesteau à passer sous silence l'existence des deux éditions françaises de l'ouvrage d'Ellenberger. Publié une première fois à Villeurbanne en 1974, sous le titre *A la découverte de l'inconscient. Histoire de la psychiatrie dynamique*, ce livre fut en effet méconnu par la communauté freudienne française pendant plusieurs années. Mais jamais il ne fut ignoré par les spécialistes de l'histoire de la psychanalyse et de la psychiatrie. Salué comme un chef-d'œuvre par Henri

6. Jacques Bénesteau, *op. cit.*, p. 88.

Ey, qui lui consacra un article dityrambique dans la revue *L'Évolution psychiatrique*, il fut ensuite réédité par mes soins et ceux d'Olivier Bétourné en 1994⁷. Il est aujourd'hui vendu à cinq cents exemplaires par an.

En ne citant que l'édition américaine, épuisée depuis longtemps, Bénesteau conforte sa thèse d'une prétendue « dissimulation de la vérité historique » qui aurait été orchestrée par des diables freudiens et par leurs « réseaux autoprotecteurs ». La vérité est toute différente. Depuis plus de vingt ans, les travaux sur l'histoire de la psychanalyse sont commentés et attaqués par les spécialistes du freudisme et sur la place publique. Et Dieu sait si les polémiques sont vives ! J'ajoute que le livre de l'historien américain Frank J. Sulloway, *Freud, biologiste de l'esprit*, grand classique du courant révisionniste de l'historiographie américaine, et dont Jacques Corraze vante les mérites, comme un ouvrage « occulté » en France, a été réédité lui aussi chez Fayard en 1998, avec une excellente préface de Michel Plon.

Tous les travaux mentionnés par Bénesteau dans ses notes et sa bibliographie sont utilisés de la même manière que celui d'Ellenberger et donc détournés de leur signification. Obsédé par sa quête des « impostures », l'auteur qualifie Lacan d'« Ayatollah-Khan ». Et pour ce faire, il « emprunte » à mon livre⁸ des informations qui n'y figurent pas et des jugements qui ne sont pas les miens. Ainsi suis-je pris en flagrant délit d'avoir défendu les séances ultra-courtes — dont Lacan était coutumier à la fin de sa vie — alors que j'ai moi-même apporté les éléments permettant de critiquer cette pratique, désormais réduite par Bénesteau à une activité « juteuse » soutenue par « d'ardents défenseurs », et notamment par moi⁹.

Mais il y a beaucoup plus grave. Dans un chapitre intitulé « L'occultation d'une bévue », Bénesteau analyse un épisode connu — et non pas occulté — de l'histoire des origines de la psychanalyse : la conférence sur l'hystérie masculine prononcée par Freud le

7. Henri F. Ellenberger, *Histoire de la découverte de l'inconscient*, Paris, Fayard, 1994.

8. Elisabeth Roudinesco, *Jacques Lacan. Esquisse d'une vie. Histoire d'un système de pensée*, Paris, Fayard, 1993, p. 317 et p. 323, note 26.

9. Dans un autre passage, je suis pris à partie comme « agitateur » communiste et accusée, entre autres « complots », d'avoir soutenu pendant huit ans la politique de l'Union soviétique.

15 octobre 1886 devant la Société des médecins de Vienne. On sait que dans son autobiographie¹⁰ celui-ci raconte cet événement en déformant quelque peu la réalité. Il se présente comme la victime d'un ostracisme de la part des membres de la Société, alors que ceux-ci, rompus aux débats académiques, l'avaient attaqué non pas à cause de ses hypothèses sur l'étiologie de l'hystérie masculine — hypothèses auxquelles d'ailleurs il renoncera lui-même dix ans plus tard —, mais parce qu'il soutenait les positions de Charcot. Dans un article de 1968, réédité par mes soins, Ellenberger¹¹ montre que le conflit avait pour enjeu, non pas un ostracisme anti-freudien, mais deux conceptions différentes de l'hystérie : Vienne contre Paris.

Peu soucieux de vérité historique, Bénesteau s'empare de cet événement pour effectuer un amalgame entre le récit fait par Freud dans son autobiographie — où il n'est pas question d'antisémitisme à propos de cet épisode — et un autre texte de la même époque consacré aux résistances contre la psychanalyse. Dans cet article, publié par *La Revue juive*, Freud souligne que sa « qualité de Juif refusant de masquer sa judéité a joué un rôle dans l'antipathie générale contre la psychanalyse¹² ».

Mêlant les deux textes, l'auteur des *Mensonges* affirme qu'il n'existait aucun antisémitisme à Vienne « entre la fin du XIX^e siècle et l'Anschluss¹³ », puisque, je cite, « plus de la moitié des médecins et des avocats étaient juifs, et que la plupart des banques et la quasi-totalité de la presse étaient contrôlées par des Juifs ». Fort de ce raisonnement qui nie l'existence d'une réalité pourtant parfaitement établie, et tout en s'appuyant sur une « comptabilité » franchement nauséabonde, Bénesteau en vient alors à accuser Freud d'être l'inventeur d'une persécution antisémite dont on ne trouverait nulle trace en Autriche jusqu'en 1938, mais qui lui aurait permis de se faire passer, en tant que Juif, pour la victime d'un complot fabriqué par des non-Juifs.

Écrit par un adepte du courant cognitivo-comportemental, l'ouvrage de Bénesteau mêle donc la démarche scientifique à la pire rhéto-

10. Sigmund Freud, *Freud présenté par lui-même* (1925), Paris, Gallimard, 1984.

11. Henri F. Ellenberger, *Médecines de l'âme*, Paris, Fayard, 1995.

12. Sigmund Freud, « Les résistances contre la psychanalyse », *OC*, XVII, Paris, PUF, 1992.

13. Jacques Bénesteau, *op. cit.* p. 190.

rique d'inspiration antisémite et négationniste : « [...] ils sont partout, ils fabriquent des complots, se regroupent en réseaux pour infiltrer la société et y propager leurs mythes fondateurs, etc. » Freud et ses successeurs seraient donc des « imposteurs », non seulement parce qu'ils auraient occulté le fait que l'être humain n'est rien d'autre qu'une machine neuronale réduite à des cognitions et à des comportements, mais aussi parce qu'ils auraient inventé toutes les persécutions dont ils furent l'objet afin de mieux tromper les masses par leur puissance dite « médiatico-politique » : *ils sont partout*.

Pour bien comprendre la signification de ces attaques, il faut se livrer à un petit travail d'interprétation. En France, différentes lois interdisent l'expression directe de propos antisémites. En conséquence, les auteurs de livres négationnistes ou antisémites, proches de l'extrême droite française, et notamment du Club de l'Horloge, ont pris l'habitude, pour désigner leur « ennemi », de remplacer le mot « juif » par celui de « bolchevik » ou de « communiste ». Ils inscrivent alors cet « ennemi » dans des « listes » et ils l'accusent de complots « communautaristes », de création de « fausses sciences » ou de constitution de « réseaux médiatico-politiques ». Ainsi renouent-ils avec l'héritage d'un discours classique qui, depuis l'entre-deux-guerres, associe toujours le Juif au bolchevik pour faire de ce nouveau *Janus* le personnage paradigmatique d'une formidable entreprise de destruction de la nation.

Autrefois qualifié de « youpin », l'« ennemi invisible », le Juif, peut donc prendre tantôt le visage du « Judéo-maçonnique », tantôt celui du « Judéo-bolchevik » et enfin celui du « bolchevik » diabolisé pour cause de « désinformation » ou de « fausse science ». Ces désignations ne sont pas nouvelles. Depuis plus de deux siècles, elles ont trouvé place dans tous les discours de la Contre-Révolution qui, de l'abbé Augustin Barruel aux théoriciens de la Révolution nationale, ont toujours fait de la Révolution de 1789 — et donc de la Révolution « bolchevique » d'Octobre — tantôt un « complot maçonnique » fomenté par une « conspiration » d'illuminés, tantôt une « affaire juive » visant à inoculer le virus du « cosmopolitisme » dans le corps sain de la Nation¹⁴.

14. J'ai étudié cette configuration dans un article écrit en collaboration avec Henry Rousso : « “Le Juif Marat”. Antisémitisme et Contre-Révolution, 1886-1944 », *L'Infini*, n° 27, automne 1989, pp. 53-73.

Héritier de cette configuration, Jacques Bénesteau effectue une synthèse entre ce discours de la prétendue conspiration judéo-bolchevique et le scientisme dominant. Et en cela, il se situe dans la droite ligne de l'enseignement de Pierre Debray-Ritzen, lequel avait publié, il y a trente ans, un livre tristement célèbre : *La Scolastique freudienne*¹⁵. Pédopsychiatre, médecin des hôpitaux, doctrinaire de la Nouvelle Droite, l'auteur prétendait démontrer à l'époque que Freud s'était écarté des sciences de la nature pour enfanter une escroquerie pratiquée par des charlatans plus soucieux de faire proliférer le divorce et l'avortement que de soigner des personnes en souffrance. Et il ajoutait à sa diatribe une violente attaque contre la religion judéo-chrétienne hostile, selon lui, à l'éclosion d'une vraie science matérialiste. D'où la revendication, contre la « judéité » de la psychanalyse, d'un athéisme forcené fondé sur le culte du paganisme.

Debray-Ritzen traitait la psychanalyse de « science juive » là où ses actuels détracteurs la définissent comme une « science bolchevique ». L'ouvrage de Bénesteau n'est donc rien d'autre que l'expression masquée d'un nouveau retour du refoulé d'une certaine France chauvine et réactionnaire qui, durant l'entre-deux-guerres, appelait « science boche » la doctrine inventée par Freud, laquelle deviendra ensuite, dans le discours nazi, une « science juive », et enfin, dans le contexte d'aujourd'hui, une fausse science propageant des complots bolcheviques¹⁶.

Dans la France qui est la nôtre, de nouveau en proie à la montée d'un antisémitisme fort, il n'est donc pas étonnant que le Club de l'Horloge, organe intellectuel de la droite extrême, ait pu me décerner, pour l'année 2004, au titre de « disciple de Freud et de Lacan », un prix d'infâmie : le prix Lyssenko¹⁷. Seule femme et

15. Paru chez Fayard en 1972.

16. Cf. Elisabeth Roudinesco, *Pourquoi la psychanalyse ?* Paris, Fayard, 1999.

17. Trofime Denissovitch Lyssenko (1898-1976) : généticien soviétique, adepte de la théorie stalinienne des « deux sciences » (bourgeoise et prolétarienne) qui entreprit de réfuter les thèses mendéliennes sur l'hérédité, afin de démontrer que la nature était malléable et qu'une fois les conditions du socialisme réalisées, elle pourrait devenir un parfait acteur de son succès. Cf. Jaurès Medvedev, *Grandeur et chute de Lyssenko*, Paris, Gallimard, 1971. Dominique Lecourt, *Lyssenko. Histoire réelle d'une « science prolétarienne »*, Paris, Maspero, 1976.

seule adepte des « mensonges freudiens », je m'y trouve en excellente compagnie puisqu'avant moi, depuis 1992, ont été « couronnées » des personnes aussi « dangereuses » que je le suis, connues pour leur combat contre la peine de mort ou pour leurs travaux sur des sujets aussi « abjects » que le racisme, la misère, l'antisémitisme, l'immigration. Sur la « liste » figurent Robert Badinter, Pierre Bourdieu, Albert Jacquard, Jean-Noël Jeanneney, Carlo Ginzburg, Hervé Le Bras, Gilles Kepel, Pascal Perrineau, etc.

Je reçus l'annonce de ce « prix », en décembre 2003, dans un courrier signé du président du Club, le vicomte Henry de Lesquen du Plessis Casso, lui-même auteur de nombreux ouvrages « scientifiques » consacrés aux ravages de l'égalitarisme et de l'anti-racisme, aux horreurs du socialisme, au déclin inéluctable et programmé de l'Europe, malheureusement inféodée à la puissance mercantile de l'Euro et de Daniel Cohn-Bendit et de ses « complices », Olivier Duhamel et Thierry Vissol : « Le prix est un canular, bien sûr. Mais c'est un canular sérieux [...]. Aujourd'hui, l'étatisme marxiste s'est effondré mais l'utopie égalitaire a donné naissance à une nouvelle idéologie dominante : le néo-socialisme cosmopolite. Comme l'ancienne, celle-ci ne maintient ses positions que grâce au terrorisme intellectuel qui empêche la vérité de se faire jour. »

Le 14 janvier 2004, le « prix » me fut attribué officiellement, dans les locaux de la Fondation Dosne-Thiers, en plein cœur de Paris, devant un parterre de cent cinquante personnes bien encadrées par des gardes du corps au crâne rasé. Les psychanalystes, les charlatans et les escrocs de la planète freudienne y furent d'autant plus brocardés qu'ils avaient osé se réunir à la Mutualité, quatre jours auparavant, pour s'opposer aux amendements d'un ministre de la Santé¹⁸. Lesquen souligna que puisque Freud et Lacan étaient morts, on m'avait choisie moi — leur principale disciple — comme destinataire de ce prix. Il demanda si j'étais présente dans la salle et regretta que je n'eusse pas eu le « courage » de venir défendre mes opinions en si bonne compagnie. Après quelques plaisanteries gra-

18. Le 10 janvier, à l'invitation de Jacques-Alain Miller, je me trouvais à la tribune du Forum des psys en compagnie de Bernard-Henri Lévy, Jean-Claude Milner, Catherine Clément, Jack Lang et le rédacteur en chef adjoint du journal *L'Humanité*.

veleuses sur Freud et l'argent, il se réjouit qu'enfin, grâce au corps médical, la fausse science freudienne puisse être, à l'avenir, surveillée, éradiquée, chassée, contrôlée.

Lesquen salua les mérites de Jacques Bénesteau, absent de la salle, mais dont le livre est désormais recommandé par le Club de l'Horloge et inscrit dans une « liste » aux côtés d'ouvrages tels que *Rétablir la sécurité*, *L'Occident sans complexe* ou *L'Identité de la France*. Présent à la tribune, au titre de membre du jury, le préfacier des *Mensonges freudiens*, Jacques Corraze, fut acclamé. Il avait eu le « courage » de venir en personne devant ce tribunal d'Inquisition pour confirmer le choix effectué par ses collègues : des « scientifiques » de « haut niveau » dont il est dit, dans les documents diffusés par le Club, qu'ils préfèrent conserver l'anonymat, afin ne pas être harcelés par les tenants du « néo-lyssenkisme généralisé » qui s'est abattu sur le sol français¹⁹. Pendant une demi-heure, Corraze insulta Freud, ses concepts, ses œuvres et ses disciples.

Je n'aurais jamais porté cette affaire à la connaissance du public si le livre de Jacques Bénesteau n'avait pas été primé par la SFHM, puis accueilli avec ferveur par une grande partie de la presse scientifique et médicale française et anglophone. En mai 2003, dans un article intitulé « Enquête sur les mensonges freudiens » et publié par le *Quotidien du médecin*, on pouvait lire ceci : « Jacques Bénesteau a accompli un travail de titan en conduisant une enquête historique, seul moyen capable de démonter les mécanismes de la désinformation qui a prévalu et prévaut toujours, selon lui, pour véhiculer la légende de l'inventeur de l'inconscient²⁰. »

Quelque temps plus tard, la revue *La Recherche* consacra un dossier à l'affaire. L'article du chroniqueur, Mathias Pessiglione, était tellement hostile à Freud que quelques lecteurs psychologues cliniciens en furent ahuris au point d'envoyer un courrier²¹. Ce fut ensuite dans la revue *Synapse* que l'on put découvrir, sous la plume du psychiatre Christophe André, adepte des thérapies cognitivo-comportementales, l'éloge le plus massif, le plus clair et le plus

19. La scène m'a été racontée par un témoin.

20. Béatrice Vuaille, « Enquête sur les mensonges freudiens », *Le Quotidien du médecin*, 13 mai 2003.

21. Mathias Pessiglione, « Mensonges freudiens », *La Recherche*, n° 359, décembre 2002, et n° 362, février 2003.

« mensonger » de ce livre. L'auteur y réactivait la thèse selon laquelle des ouvrages anglophones fondamentaux — Sulloway, Mahony, Grünbaum, Gellner, et bien d'autres — avaient été occultés en France parce que leurs auteurs avaient eu le courage de démasquer l'infamie freudienne : « De nombreux ouvrages sont devenus des classiques à l'étranger, mais peu existaient en France en dehors de la très polémique *Scolastique freudienne* [...]. Voici une nouvelle critique venant compléter les ouvrages précédents : son but est de démonter intégralement la mythologie psychanalytique forgée par Freud et ses descendants [...]. L'ensemble du livre est basé sur un travail critique d'une grande précision²². »

Dans un livre de janvier 2004, rédigé dans un style moins violent, Jean Cottraux, psychiatre, spécialiste des thérapies comportementales, enseignant à l'université de Lyon I, s'en prend néanmoins à Freud en lui donnant le surnom de « Sigmund *Fraude* » et en vantant les mérites du grand Bénesteau et de sa merveilleuse érudition : « Des faits plus graves apparaissent dans les réévaluations historiques plus récentes. Pour de nombreux historiens très bien documentés, la théorie psychanalytique est une imposture que personne n'ose plus dénoncer. En particulier, on assisterait à un camouflage systématique des échecs pour préserver la "découverte" jugée capitale du rôle de la sexualité infantile dans les névroses²³. »

Enfin dans un article venimeux envoyé au *Times Literary Supplement* et diffusé sur le Net en avril 2003, Robert Wilcocks, lui-même auteur d'un ouvrage ancien sur les « mensonges freudiens », rend hommage à l'immense mérite de Bénesteau en faisant de la France un pays d'arriérés et des intellectuels parisiens une clique d'imposteurs tout juste bons à figurer dans la fameuse liste établie

22. Christophe André, *Synapse*, n° 200, décembre 2003. Rappelons que tous les ouvrages de mon ami Patrick Mahony, psychanalyste canadien, et remarquable historien du freudisme, sont traduits en français. Mahony a notamment effectué un sévère travail critique des grands cas de Freud dont on peut trouver la trace dans le *Dictionnaire de la psychanalyse*. Quant aux ouvrages d'Adolf Grünbaum et d'Ernest Gellner, ils sont également traduits en français. Je les ai commentés dans mon livre *Pourquoi la psychanalyse ?*

23. Jean Cottraux, *Les Visiteurs du soi. A quoi servent les psys ?* Paris, Odile Jacob, 2004.

par Sokal et Bricmont²⁴ : « A l'exception de Jean-François Revel et de Michel Houellebecq, peut-on y lire, le monde littéraire français, et notamment Julia Kristeva, épinglée par Sokal, a pris la propagande freudienne pour une vérité révélée. » Non content de se livrer à une diatribe chauvine contre la France, l'auteur termine son article en soulignant que Freud, le gourou, et son acolyte, Lacan, sont morts « multi-millionnaires²⁵ ».

La boucle est donc bouclée. Après avoir été taxée de « science boche » par la droite française chauvine de l'entre-deux-guerres, puis de « science juive » par les nazis, puis de « science bourgeoise » par les stalinien, et enfin de « science bolchevique » par le Club de l'Horloge, voilà que la psychanalyse est devenue, sous la plume d'un auteur anglophone fanatiquement anti-freudien, une « science française » plus soucieuse de faire proliférer des imposteurs millionnaires et des intellectuels médiatiques que de s'occuper de la souffrance psychique.

Que des spécialistes du domaine psychiatrio-psychologique puissent souscrire à une telle haine de Freud, cela n'a rien d'étonnant. Mais qu'ils ne s'aperçoivent pas à quel genre de littérature ils ont affaire, voilà qui est beaucoup plus inquiétant. Soit ils n'ont rien voulu voir, à force d'être aveuglés par leur fanatisme, et ils ne méritent pas le titre de « scientifique » qu'ils s'octroient, soit ils ont parfaitement compris sa signification et ils ont préféré garder le silence. Mais pourquoi ? Dans les deux cas, ils sont coupables de ne pas avoir informé le public du contenu véritable de cet ouvrage, lequel, après avoir été couronné par des historiens de la médecine, a pu servir de modèle de référence à l'une des officines les plus dangereuses de l'extrême droite française.

On parle beaucoup aujourd'hui de l'antisémitisme des islamistes qui fait des ravages dans les rangs d'une certaine ultragauche. Et si je me félicite que l'on ait pu enfin démasquer l'antisémitisme de Tariq Ramadan, « théologien » d'allure modérée, je souhaite néanmoins que l'on demeure vigilant en ce qui concerne

24. Cf. Alan Sokal et Jean Bricmont, *Impostures intellectuelles*, Paris, Odile Jacob, 1997.

25. Article daté du 27 avril 2003. Cf Robert Wilcocks, *Maelzel's Chess Player : Sigmund Freud and the Rhetoric of Deceit*, Roman & Littlefield, 1991.

l'autre antisémitisme dont on affirme un peu trop vite qu'il se serait éteint. Car c'est bien ici, en France, et nulle part ailleurs, dans la France de Freud et de Lacan, que s'accomplit sous nos yeux une jonction renouvelée entre ce qu'il y a de pire dans le scientisme et ce qu'il y a de plus abject dans le discours anti-freudien.

Élisabeth ROUDINESCO